

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 377. VOL. XV. — SAMEDI 18 MAI 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Conseil général de l'agriculture, des manufactures et du commerce. — Courrier de Paris. — Nouvelle expédition envoyée à la recherche de sir John Franklin. — Les noces de Louis (suite). — Chronique musicale. — Le jubilé du saint sang à Bruges. — Histoire du gouvernement provisoire, par M. Elias Regnault. — Histoire de la Paume. — Revue littéraire. — Bibliographie. — M. Gay-Lussac, nécrologie. — Variétés.

Gravures : La commission d'enquête entrant à l'arsenal maritime de Toulon, d'après un dessin de M. Letuaire. — Catastrophe arrivée à la carrière de Babel-Oued, à Alger. — Balloons-sigaux confectionnés par M. Green pour l'expédition arctique. — Départ de l'expédition du capitaine Austin à la recherche de sir John Franklin. — Le jubilé du saint sang à Bruges : 19 gravures. — Le dernier jeu de paume. — Déportation de Paris dans les départements : 9 dessins par Stop. — Portrait de M. Gay-Lussac. — Rébus.

Histoire de la semaine.

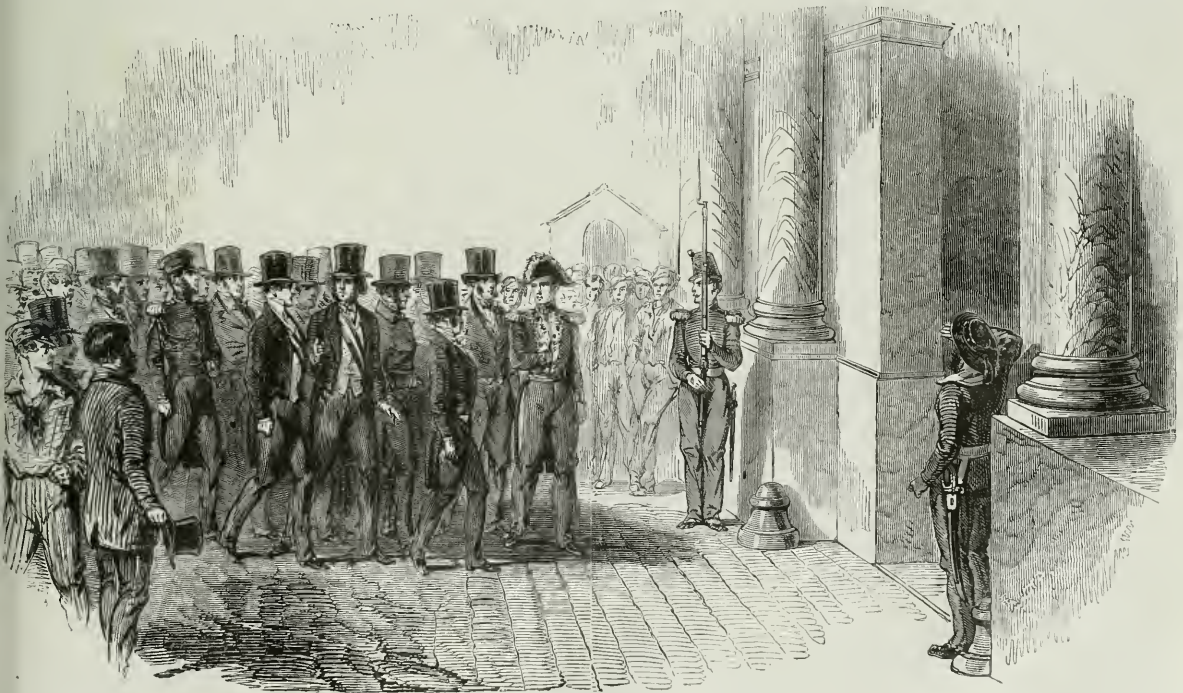
On nous écrit de Toulon, en nous adressant le dessin dont nous donnons ici la gravure, que la commission d'enquête a fait, le 6 mai, sa visite dans l'arsenal maritime de ce port. La commission, composée de MM. Maissiat, médecin, Charner, capitaine de vaisseau, Dufaure, représentant du peuple, Lainé, vice-amiral, Colley, armateur, Hernoux,

contre-amiral, suivie de tous les chefs des diverses divisions et services, était accompagnée par M. le vice-amiral Hamelin, préfet maritime du cinquième arrondissement. La commission, dont les membres étaient arrivés à Toulon depuis deux jours, a commencé ses opérations le 6 mai, à deux heures. M. Dupin n'était pas arrivé. Dans le port, tout le monde était à son poste, ainsi qu'au Mourillon, où la commission s'est aussitôt rendue. Nous ne pouvons prévoir quel sera le résultat de cette enquête si souvent réclamée contre les abus dont l'administration de la marine a été de tout temps accusée, à tort ou à raison. Mais il faut que la commission garde avec son le secret de ses informations ou que la presse ne prenne qu'un médiocre intérêt à cette enquête; car nous cherchons vainement à recueillir, sur ce sujet, des nouvelles dont nos journaux se privent pour ménager la place aux platitudes qui prennent le nom de faits divers, sans compter les provocations féroces qu'ils échanagent en l'honneur de l'ordre et du peuple français.

Comment en serait-il autrement? Nous nous souvenons d'avoir vu, sous le dernier régime, un journal méprisé ou vint s'abattre une troupe de lazzaroni vendant fort cher ses services à M. Duchâtel, faisant trafic de son insolence, te-

nant boutique d'injures et de calomnies contre des adversaires, jusqu'à ce qu'on en fit des ennemis. Les journaux qui défendaient le gouvernement avec plus de goût et de mesure finirent, à leur insu peut-être, et par le mouvement naturel qui pousse à élever la voix afin de se mettre au ton, finirent par forcer la note, par injurier au lieu de discuter. On connaît cette histoire récente; elle se renouvelle en ce moment.

Nous assistons à quelque chose qui ressemble à la veille d'un dénouement, ou plutôt d'une péripétie d'où sortira une situation nouvelle; car le drame n'est pas près de finir. Si on savait pourtant à quel petit nombre d'individus, de vanités, d'avidités tient la solution pacifique de ce régime intolérable pour les cœurs honnêtes! Mais on ne veut pas le savoir, les honnêtes gens ne veulent pas se compter; ils préfèrent attendre que les furieux s'égorgent, sans penser que la fureur ne sait pas s'arrêter à une seule proie. On entend dire : Eh bien! que l'un des deux soit vaincu, que l'un des deux périsse; qu'ils périsent même tous deux, et l'un par l'autre, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un échantillon à garder dans un *museum*. Ne vaudrait-il pas mieux les séparer tandis qu'on le peut encore, et les condamner à voir vivre le monde en paix et sans se soucier d'eux?



La commission d'enquête entrant à l'arsenal maritime de Toulon accompagnée par le vice-amiral Hamelin, d'après un dessin de M. Letuaire.

dramatique. *M. rie Stuart*, pour lequel il réclame la bénédiction de ma chère Rachel. En même temps, l'auteur de *Lucrèce* a mis en vers l'ode d'Horace, *Donec gratus eram*, comme pendant au *Moineau de Lesbie*. Cependant on jouait la *Misère* à la Porte-Saint-Martin et *Suffrage 1^{er}* au théâtre de la Bourse, deux prédictions en sens contraire, où s'agissent les questions brûlantes qui ont fait fermer les clubs.

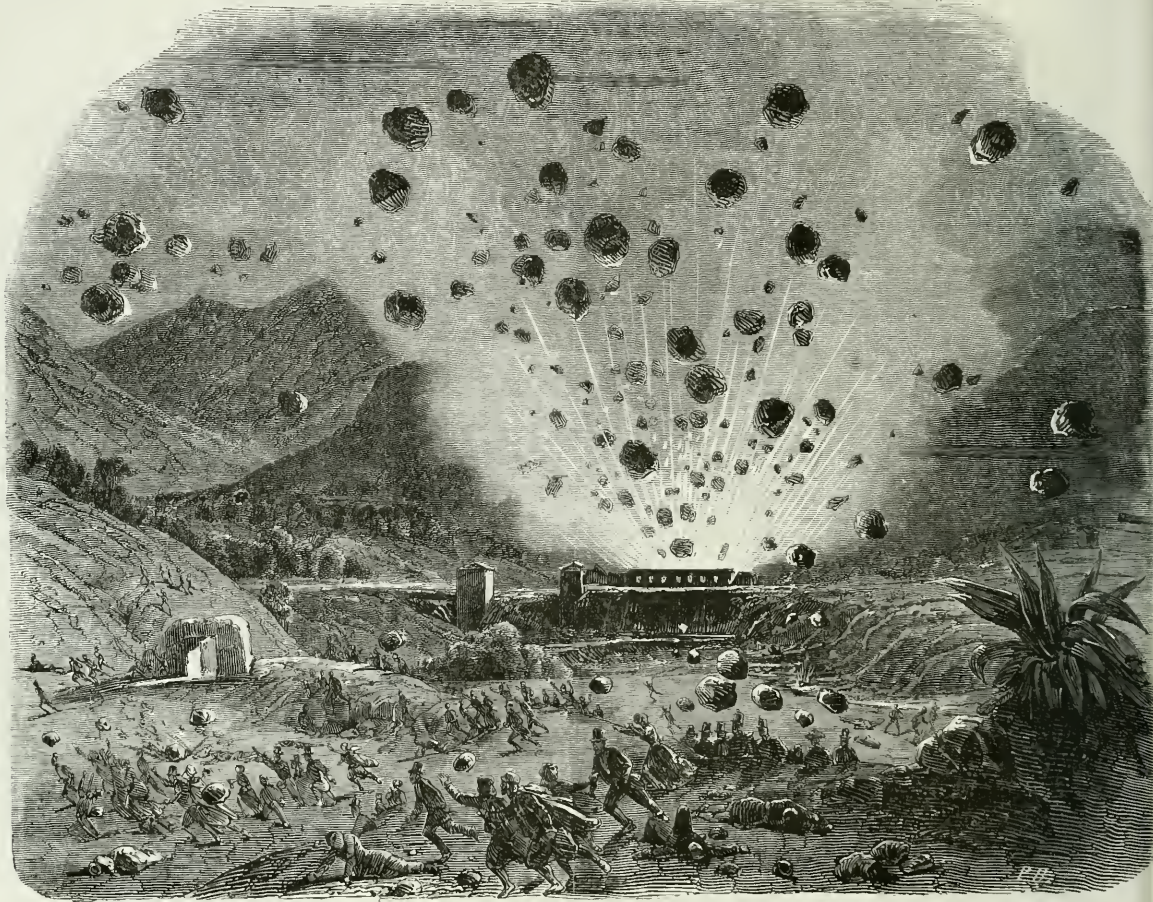
Il faut dire, à l'excuse de cette *Misère*, que c'est une misère irlandaise. Un malheureux père de famille vole un pain pour le partager à ses enfants qui meurent d'inanition, et il se tue afin d'échapper à la justice : voilà l'exposition. Ces infortunés ont vécu jusqu'à l'âge d'homme à la grâce de Dieu, et la misère en a fait bien vite des misérables. Voleurs, argousins, piliers de tavernes, faussaires et assassins, ils se vautrent dans le crime avec un emportement de sauvage, et quand le cœur se soulève de dégoût et d'indignation, aussitôt l'auteur a soin de vous plaider la circonstance atténuante, la *Misère* ; il exagère les effets dans une bonne intention, sans trop s'apercevoir qu'en incriminant la société il amoindrit le criminel. Dans cette population de pervers, il n'y a qu'une exception faite en l'honneur de

la vertu. Job, l'aîné de cette famille, est pauvre et honnête, et il était digne d'arracher ses malheureux frères à la damnation ; mais alors le drame n'offrirait plus qu'un intérêt vulgaire, et M. Ferdinand Dugué tenait à singulariser son talent jusqu'au bout. On pend celui-ci, on jette au baigne celui-là, un troisième périt par la main de son frère, la sœur meurt déshonorée ; il n'y a de pitié pour personne, et peu s'en faut que Job lui-même n'échappe à tant d'horreurs que par le suicide, alors le triomphe de la misère eût été complet. Quel drame et quel cauchemar ! Et que dire d'un plaisir qui vous met au supplice ? L'auteur est un homme d'imagination et d'esprit qui, avec la meilleure foi du monde, a plaidé une cause équivoque par de déplorables moyens. Son argumentation est vicieuse, mais son talent est incontestable. O poètes ! prenez garde à vos paroles, et n'oubliez pas que le fanatisme les recueille et qu'au besoin l'hypocrisie s'en armerait.

Le *Suffrage premier*, du Vaudeville, est un grand innocent qui ne s'en prend guère qu'à la République et à la Constitution, cela vaut-il la peine d'en parler ? On lui a fait un habit neuf avec les oripeaux de la *Foire aux Idées* ; c'est la

même plaisanterie sur le peuplier de la liberté et sur l'achène de la monarchie, les mêmes quolibets à propos de M. Saule-Pleurur, bourgeois de Paris, qui a peur de ne pas avoir assez peur. On y retrouve le *vent qui souffle à travers la montagne*, et la *Belgique qui contrefait tout, excepté la République*. La pièce fait scandale, fera-t-elle de l'argent. Le succès a été enlevé par les Romains de la décadence qui siègent au parterre.

Le *Garçon de chez Véry* (Montansier) est un Antony à la recherche de son père. Cette maie lui donne des distractions, et le mobilier s'en ressent. Antony cassait les assiettes et versait les sauces sur le chef des consommateurs. Car gâté par son patron, il est recueilli par un ménage qui fait ses farces en partie double chez les restaurateurs. Antony ne reconnaît pas ses anciens clients, mais il en est reconnu. Comme on redoute ses indiscretions, on le comble d'égards ; il est bourré de Irlandaises et grassement rétribué pour rien faire. Antony vient le chapitre des vicissitudes les plus comiques : Antony se croit aimé de Madame ; il se croit fils de Monsieur. Pour le détronquer, on le met à la porte, il rentre par la fenêtre ; mais, comme c'est un honnête garçon



Catastrophe arrivée à la carrière de Bab-el-Qued à Alger.

de café, il ne se prévaut du secret du ménage, qu'il a surpris, que pour rétablir la concorde entre les époux. La pièce est très-gaie, et de trois !

La quatrième (*Gymnase*), c'est *l'Amour mouillé*, et même un peu transi. Qui reconnaîtrait ici un amour d'Anacréon traduit par La Fontaine :

J'étais couché mollement
Quand un enfant s'en vint faire
À ma porte quelque bruit,
Il pleuvait fort cette nuit ;
Moi, confiant et bonhomme,
J'ouvre au pauvre morlond
Et m'enquiers comme il se nomme.

Et l'Amour se garde bien de se nommer. Ainsi fait la comtesse Berthe, se glissant, chérubin mouillé, chez l'étudiant Colfacus, jeune insensible, tourné à la rêverie, la tête pleine de chimères allemandes, et plus occupé de lire Kant et Creuzer qu'un long poème d'amour dans les yeux de sa voisine. Vous devinez le reste : d'une part les coquetries provocantes, de l'autre la tentation endiablée, l'herbe tondue, puis l'occasion perdue et retrouvée, et la délicate qui est une victoire couronnée par la capitulation du mariage.

Un dernier mot avant de rendre compte de la présente vignette : le *Chariot d'enfant*, pièce indienne du roi Sou-

draka, traduite et arrangée par MM. Méry et Gérard de Nerval, a obtenu ce soir un brillant succès à l'Odéon, et nous y reviendrons.

Le 3 mai, un avis publié dans les journaux d'Alger informait la population de la ville que l'explosion d'une mine chargée de quatre mille kilogrammes de poudre aurait lieu le lendemain à la carrière de Bab-el-Qued. Le feu devait être annoncé par une détonation. L'avis recommandait aux assistants de se tenir à distance pour éviter tout accident. La catastrophe qui s'ensuivit donne lieu de croire que ces mesures de précaution ne furent malheureusement pas observées par tout le monde. Un nombre considérable de curieux, qu'on évalue à cinq mille personnes, couronnaient les hauteurs qui environnent la carrière, beaucoup de mères avaient amené leurs enfants, tant la sécurité était grande. Ces groupes éloignés de distance en distance, depuis le bas du ravin jus qu'aux Tagarins, formaient un tableau des plus animés, et le soleil qui l'éclairait, ajoute l'akbar, semblait envoyer des promesses de plaisir à cette journée de fête, qui allait se changer en journée de désolation et de deuil.

À l'heure indiquée, une forte détonation annonça que le feu venait d'être mis à la mèche. Il lui fallait vingt minutes

environ pour parvenir aux deux puits renfermant l'un 100 et l'autre 1,500 kilogrammes de poudre. Quand la mine enflammée a pénétré dans la première galerie, vingt libelles d'artifice sont parties en jouissance de l'anniversaire de la République. Quelques minutes après, une détonation de la mine dans l'intérieur de la montagne, et au milieu de l'épandue répandue autour de la carrière, s'échappaient cent d'un volcan une mitraille de pierres et de quartiers de rochers lancés dans la direction de la ville à des distances considérables. Des projectiles arrivèrent, dit-on, jusque sur les hauteurs de la Casbah.

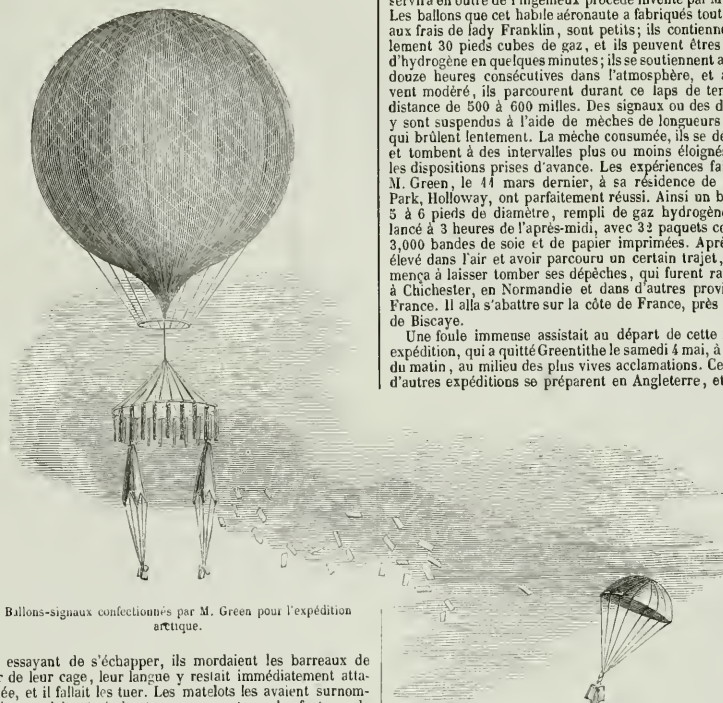
C'est à peine si le dessin pourrait donner une idée du spectacle affreux causé par l'explosion. Comme la foule se disséminée sur plusieurs points très-éloignés les uns des autres, il n'a pas été possible d'abord d'apprécier l'étendue du désastre ; ce n'est qu'en allant de groupe en groupe qu'on a pu compter toutes les victimes, on a relevé quatre-vingt morts et une quarantaine de blessés, quelques-uns mortellement et les autres plus ou moins grièvement. Dans cette triste circonstance, les autorités et les fonctionnaires dignes ont rivalisé de zèle et de dévouement avec la population pour porter des secours et des consolations aux survivants.

Nouvelle expédition envoyée à la recherche de sir John Franklin.

Nous avons déjà plusieurs fois entretenu les lecteurs de *l'Illustration* (voir entre autres numéros les nos 251, vol. X, 328, vol. XIII) de l'expédition de sir John Franklin, — partie depuis le mois de mai 1845 à la découverte du passage au nord-ouest, et dont aucune nouvelle n'est parvenue en Angleterre depuis le mois de juillet de la même année, — ainsi que des diverses expéditions envoyées successivement à sa recherche. Jusqu'à ce jour, toutes les tentatives faites, soit par les Anglais, soit par les Américains, pour retrouver l'expédition perdue ou du moins pour constater qu'elle a péri corps et biens, ont été sans résultat; et cependant lady Franklin et l'amirauté anglaise continuent à valser d'efforts et de promesses, plutôt dans le but de assurer de la réalité d'une catastrophe, qui ne paraît malheureusement que trop certaine, que dans l'espoir de voir leurs souhaits les plus ardents accomplis. L'Angleterre tout entière, s'associant à leur noble et généreuse persévérance, rend au sort de sir John Franklin et de ses compagnons un intérêt qui est la gloire de son patriotisme.

Une nouvelle expédition est partie de Londres la semaine dernière. Elle se compose de quatre bâtiments: le *Résolu*, capitaine H.-T. Austin, commandant en chef de l'expédition; *Assistance*, capitaine Erasmus Ommanney, le *Pionnier* et *Intrépide*, bateaux à vapeur à hélices. Rien n'a été négligé de ce qui peut en assurer le succès. D'après l'opinion des hommes les plus compétents, c'est-à-dire de sir James Ross et du capitaine Parry, aucune expédition arctique n'a été mieux conçue et mieux organisée. Le *Résolu* et l'*Assistance* seront amorçés par le *Pionnier* et l'*Intrépide* jusqu'aux premières terres de glaces flottantes, et avant de pénétrer dans la région des glaces, ils recevront de l'*Eugenia*, qui doit les précéder, les provisions nécessaires pour une navigation de trois années. Les équipages sont pleins d'ardeur et de dévouement. Chaque bâtiment emporte, outre des assortiments complets de tous les vêtements, instruments et ustensiles utiles dans les régions polaires, des traîneaux ou barques de gutta-percha, et des ballons perfectionnés par M. Green, le célèbre aéronaute.

Lors de l'expédition de l'*Entreprise* et de l'*Investigateur*, commandée par sir James Ross, on avait essayé de se servir des renards pour faire parvenir des messages à sir John Franklin et à ses compagnons, dans le cas où ils seraient encore vivants et emprisonnés au milieu des glaces. On en prit un assez grand nombre dans des pièges, et on en relâcha une quarantaine, après leur avoir mis au cou des colliers de cuivre, sur lesquels on avait eu le soin de graver les noms des bâtiments, les lieux de dépôt des provisions qu'ils avaient établis sur leur route, etc., etc.; car ces animaux parcourant d'immenses distances, on espérait que l'un de eux que l'on avait pris et relâchés tomberait entre les mains des naufragés. On les prenait dans des tonneaux vides convertis en pièges, et telle était la rigueur du froid que, si,



Ballons-sigaux confectionnés par M. Green pour l'expédition arctique.

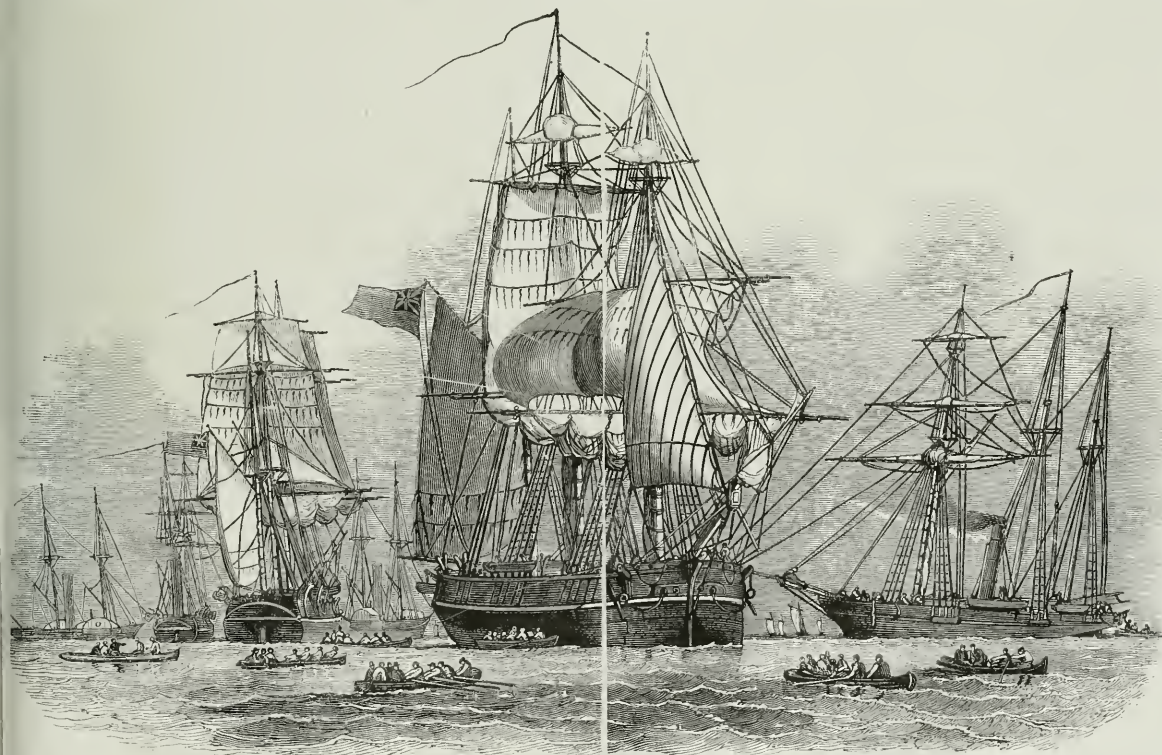
en essayant de s'échapper, ils mordaient les barreaux de fer de leur cage, leur langue y restait immédiatement attachée, et il fallait les tuer. Les matelots les avaient surnommés par plaisanterie les *two-penny postmen*, les facteurs de la poste.

L'expédition du capitaine Austin se servira peut-être aussi des mêmes commissionnaires qu'a déjà employés sir James

Ross, et qui n'ont pas su, à ce qu'il paraît, remettre à leur adresse les dépêches dont on les avait chargés; mais elle se servira en outre de l'ingénieur procédé inventé par M. Green. Les ballons que cet habile aéronaute a fabriqués tout exprès, aux frais de lady Franklin, sont petits; ils contiennent seulement 30 pieds cubes de gaz, et ils peuvent être remplis d'hydrogène en quelques minutes; ils se soutiennent aisément douze heures consécutives dans l'atmosphère, et avec un vent modéré, ils parcourent durant ce laps de temps une distance de 500 à 600 milles. Des signaux ou des dépêches y sont suspendus à l'aide de mèches de longueurs variées qui brûlent lentement. La mèche consumée, ils se détachent et tombent à des intervalles plus ou moins éloignés, selon les dispositions prises d'avance. Les expériences faites par M. Green, le 14 mars dernier, à sa résidence de Tufnell-Park, Holloway, ont parfaitement réussi. Ainsi un ballon de 5 à 6 pieds de diamètre, rempli de gaz hydrogène, a été lancé à 3 heures de l'après-midi, avec 32 paquets contenant 3,000 bandes de soie et de papier imprimées. Après s'être élevé dans l'air et avoir parcouru un certain trajet, il commença à laisser tomber ses dépêches, qui furent ramassées à Chichester, en Normandie et dans d'autres provinces de France. Il alla s'abattre sur la côte de France, près du golfe de Biscaye.

Une foule immense assistait au départ de cette nouvelle expédition, qui a quitté Greenhithe le samedi 4 mai, à 6 heures du matin, au milieu des plus vives acclamations. Cependant d'autres expéditions se préparent en Angleterre, et d'après

les dernières nouvelles, une expédition américaine est également prête à mettre à la voile.



L'Intrépide.

L'Assistance.

Le Résolu.

Le Pionnier.

Départ de l'expédition du capitaine Austin à la recherche de sir John Franklin.



Schonteeten, riche négociant de Bruges, portant le coffret qui contenait les reliques de la Sainte-Croix; seigneurs flamands.

Reliques de saint Boniface.

Marie de Bourgogne et dames de la cour.

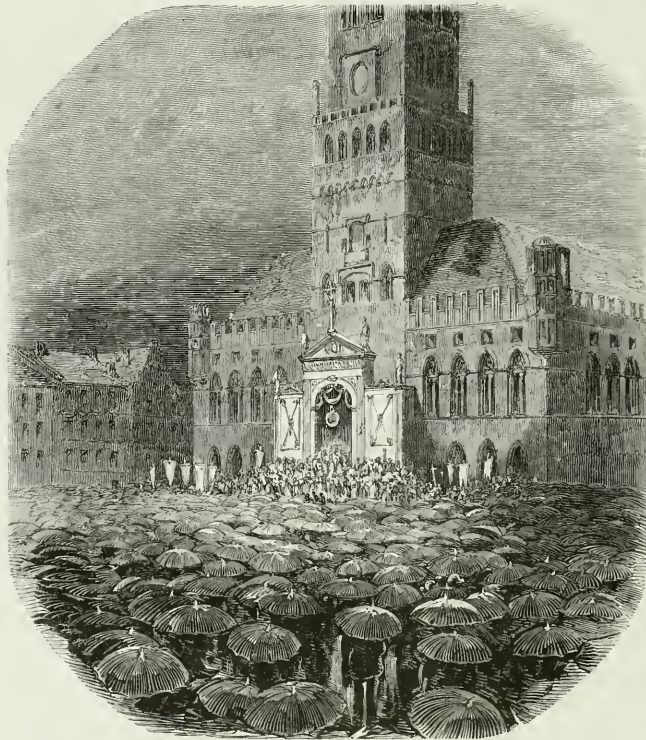
Charles-le-Téméraire entre deux seigneurs.

Bannière de l'église Notre-Dame et hérauts d'armes.

ses sombres rues et l'aspect pittoresque que le mouvement industriel et commercial n'aurait pas manqué de détruire. Les constructions modernes, commodes et laides, y sont rares; mais on y retrouve ces délicieuses maisons gothiques à pignons dentelés et tourmentés d'ornements que l'occupation espagnole a légués à la Flandre avec ses charmantes coiffures de femmes, ses congrégations et ses moines. L'apparition d'un cortège moyen âge au milieu de ces antiques monuments devait donner à la fête une couleur locale qui lui eût peut-être manqué partout ailleurs.

L'histoire de la relique du saint sang remonte à 1150. Vers cette époque, Thierry d'Alsace, comte de Flandre, rapporta de Jérusalem une partie du sang de Jésus-Christ, qui avait été, selon la tradition de l'Eglise, recueilli par Nicodème et Joseph d'Arimathe. Cette relique lui fut donnée par Baudouin III, roi de Jérusalem, en récompense des services qu'il avait rendus en Terre-Sainte dans le cours de deux croisades. Thierry s'empressa de confier ce précieux dépôt à la ville de Bruges. La relique a fait, assurément, une foule de miracles; le plus remarquable est celui que constate une bulle de Clément V. Je laisse à ce souverain pontife toute la responsabilité de son assertion: « Ce sang sacré, dit-il, se liquéfie tous les vendredis, ordinairement vers six heures, tandis que les autres jours de la semaine ce même sang n'est qu'une matière ligée, coagulée et comme pétrifiée. »

Malheureusement, ce miracle ne se reproduit plus de nos jours; il a cessé depuis le 13 avril 1310, et voici en quelle occasion. C'est le R. P. Meulenzyer, chanoine de Saint-Sauveur de Bruges, qui parle: « Un scélérat s'était mêlé à la foule des fidèles qui tous les vendredis s'empresment de rendre leurs hommages au saint sang: il se présenta, comme tous les autres, pour baiser la précieuse



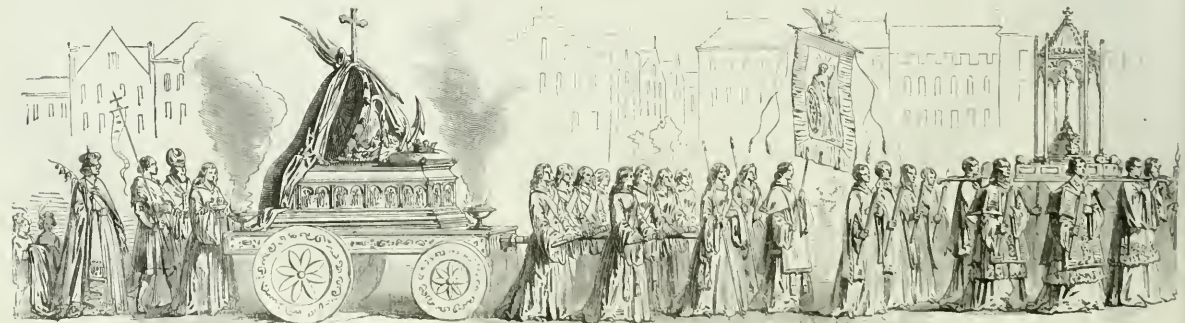
Bénédiction sur la place du Beffroi à Bruges.

relique; mais pendant qu'il s'occupait comme par dévotion, sa bouche impie osa proférer les plus horribles blasphèmes contre le saint sang et la mort du Christ. Dieu voulut donner à l'instant même un témoignage de son indignation pour ce sacrilège; le saint sang se cailla et s'endurcit. »

Ainsi le peuple de Bruges fut privé, par la faute d'un scélérat, d'un miracle qui se renouvelait chaque semaine, à la grande édification des fidèles. Le saint sang est continuellement resté, depuis cette époque, dans l'état où l'avait mis cet audacieux sacrilège. On attribue à cette relique beaucoup d'autres miracles plus efficaces, mais que l'espace ne nous permet pas de rapporter au long. Ce sont des matelots anglais sauvés d'un naufrage, un enfant mort-né rendu à la vie après avoir passé trois jours dans le cercueil, une « fort honnête fille » guérie d'un flux de sang, en appliquant sur sa poitrine un linge qui avait autrefois servi à couvrir la sainte relique; mais le plus retentissant de tous les prodiges accomplis par le saint sang, c'est d'avoir gagné la bataille de Montherly contre les Français (1).

La grande procession historique du saint sang avait été annoncée, affichée dans tout le royaume (en flamand et en français) depuis plus d'un mois. Elle avait été fixée au 6 mai 1850, mais l'instabilité de la température l'a fait remettre au lendemain. Dès le dimanche 5 mai, les hôtels et les maisons particulières disponibles étaient pleins d'étrangers. Les fenêtres devant lesquelles devait passer le cortège se louaient à des prix fabuleux. On citait des Anglais qui avaient payé jusqu'à une guinée la place de leur tête à une fenêtre pleine de spectateurs. La ville offrait l'aspect le plus curieux et le plus animé. Toutes les rues traversées par la procession étaient tapissées de verdure et pavées de drapeaux belges, français, hollandais et anglais.

(1) Die excellente chronique van Vlaenderen.



Sainte Anne. Saint Jean-Baptiste.

Char allégorique portant les instruments du supplice de sainte Catherine, traîné par des jeunes filles costumées en anges.

Reliques de la Sainte-Croix et clergé.



Les douze apôtres.

Saint Louis, roi de France; Robert, comte d'Artois; Alphonse, comte de Poitiers, Charles, comte d'Anjou; et autres seigneurs de la croisade

Le roi David et le roi Salomon.

ou d'orilammes couvertes d'embèmes. Les cloches et les carillons sonnaient sans relâche. La population, en habit de fête, parcourait les rues de la ville, impatiente des plaisirs du lendemain. C'était déjà un bruit, un mouvement qui faisaient un singulier contraste avec les graves et sombres monuments de cette cité ordinairement si calme et si recueillie. Derrière un sombre bâtiment, sur une place éloignée du centre de la ville, près d'un canal, on avait construit un petit village en planches et en toiles peintes. C'étaient des salubranques français attirés par le retentissement de la fête. On montrait aux Flamands ébahis la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, les barricades de juin 1848, la mort de l'archevêque de Paris, l'empereur Napoléon en cire, une séance de l'Assemblée nationale de France avec les généraux Cavaignac, Lamoricière, etc., l'appartement de mademoiselle Catinka Heinefetter à Bruxelles, des animaux savants, des séances physiques, astrologiques, etc., et le bon Flamand riait aux parades, pantomimes des jocrisses français rendues intelligibles à grand renfort de taloches et de coups de pied. Enfin, un restaurateur parisien avait transformé en quarante-huit heures les trois étages d'une vieille maison espagnole en un charmant établissement, propre, coquet et confortable. Dans un jour il a vendu jusqu'à deux cents livres de bœuf en beefsteaks!

Le 7 mai, malgré l'incertitude du temps, la procession est enfin sortie de l'Église Notre-Dame dans l'ordre suivant :

Le corps de musique des cuirassiers, peloton du même corps, détachement des chasseurs volontaires de la garde civique, cortège du corps des menuisiers, cortège historique de l'antique *gilde* de Notre-Dame des Aveugles, sortie de congrégation du moyen âge créée à la suite d'un vœu à Notre-Dame de la Potterie. D'abord, les membres de la *gilde* précédés de



Décoration de la rue des Pierres à Bruges, pour le passage de la procession.

hérauts d'armes portant de riches drapeaux aux armes des villes de Bruges, Gand, Courtrai, Lille, Douai et Ypres; costumes des bourgeois de l'époque. Puis le comte Robert de Béthune et sa cour; ce cortège est destiné à rappeler la bataille de Mons-en-Puelle, en 1304, où Notre-Dame de la Potterie assura la victoire aux Brugesois contre les Français. Des jeunes filles traînent ou accompagnent un char allégorique représentant les instruments de supplice de sainte Catherine. Elles représentent des groupes de vierges, d'anges ou de martyrs tenant à la main des lis, des banderoles ou des palmes vertes. Le cortège marche entre deux haies d'enfants vêtus de blanc et de bleu et couronnés de fleurs.

Le corps de musique du 7^e régiment de ligne.

Les étendards et drapeaux de l'église Sainte-Anne.

Groupes de personnages représentant, dans leurs costumes respectifs, le grand-prêtre Zacharie, saint Jean-Baptiste, saint Joseph, saint Joachim, les rois David et Salomon. Jeunes filles vêtues de blanc et de bleu, et portant la statue de sainte Anne.

Cortège commémoratif de la croisade à laquelle les seigneurs de Flandre prirent une grande part. Le roi saint Louis et les barons prêts à partir pour la Terre-Sainte. Ils sont en grand costume de cour, précédés de hérauts, suivis de pages et d'écuyers.

Jeunes filles représentant les *mystères douloureux* : robes de soie pourpre, manteaux de velours de la même couleur, couronnes et ornements en or. Jeunes filles représentant les *mystères joyeux* : robes de soie bleue, manteaux de velours de la même couleur, couronnes et ornements en or. Jeunes filles représentant les *mystères glorieux* : robes de soie blanche, manteaux de velours de la même couleur, couronnes et ornements en or.

Ces groupes sont séparés par les rois mages, les douze apôtres, le



Pirates et marchands d'esclaves conduisaient les esclaves chrétiens rachetés par les pères de La Merci.

La vierge Marie et les saintes femmes.

Le roi Clotaire II et Ebbes son intendant.

Bannières des confréries de Notre-Dame d'Asselbrouck.

La reine Bathilde.

de Saint-François-d'Assise. Le jeu de la rue Michel-Lecomte, dit de La Fontaine, fut occupé par une troupe de bouffons que dirigeait un nommé Avenet. Celui de la Vieille rue du Temple le fut par les comédiens italiens, et prit le nom de Théâtre du Marais; celui de la rue des Fossés-Saint-Germain, connu sous le nom de Jeu de l'Étoile, fut, en 1688, converti en salle de spectacle par les comédiens français. L'un des cinq de la rue Mazarine servit, en 1673, après la mort de Molière, d'asile aux acteurs de sa troupe. L'imprimerie Rignoux s'est installée dans le très-ancien jeu de la rue des Francs-Bourgeois, qui, sous Louis XVI, s'appelait le Jeu de Paume et Monsieur; enfin on a transformé en passage celui de la rue de Vendôme, le dernier né et le dernier mort de tous, que le comte d'Artois avait fait construire, de dépit d'avoir excité un jour le rire de la galerie au jeu public de la rue Mazarine. Aujourd'hui, monsieur, la paume n'a plus à Paris qu'un dernier refuge, grâce à M. Mosselman, le jeu du passage Sandrié.

— Pas de roideur, monsieur, pas de mouvement d'épaule; le coup ne doit partir que de la saignée et du poignet. C'est cela, fauchez la balle; absolument comme si vous fauchiez un pré... Relevez la tête de votre raquette.

— Ce que je dis de Paris, monsieur, est vrai aussi pour la province. Je ne suis pas Parisien, puis-que je suis du Dauphiné. Mais la province aura beau vouloir s'émanciper, elle ne fera jamais que suivre l'exemple de la capitale: la paume en est bien la preuve. Il y avait des jeux à Bordeaux, à Nantes, à Orléans, à Marseille, à Montpellier, à Lille, à Montdidier, à

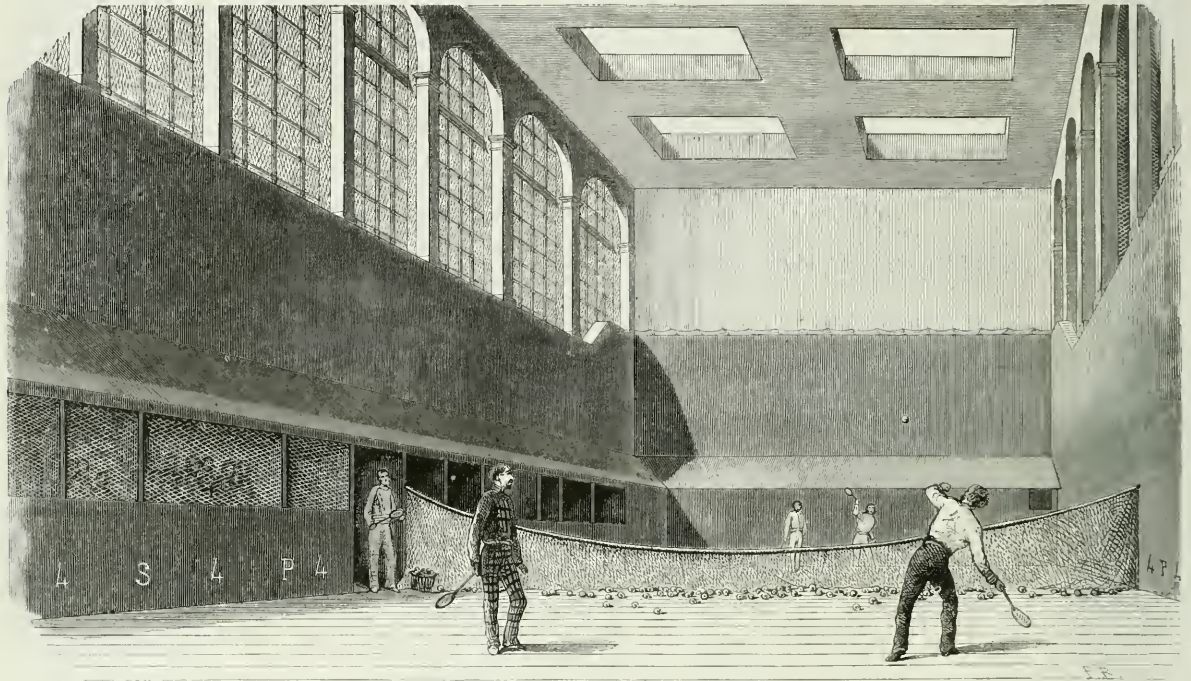
Mâcon, à Saint-Germain, à Avignon, à Meaux, à Bayonne, à Draguignan, à Chantilly, à Compiègne et à Fontainebleau; il y en avait jusqu'à deux à Versailles, à Lyon et à Grenoble. Savez-vous ce qu'il en reste? six, monsieur, pas davantage; c'est-à-dire, avec celui de Paris, sept pour toute la France, sept pour trente-six millions d'âmes, un pour plus de cinq millions! A l'exception de ceux de Fontainebleau, de Chantilly, de Meaux, d'Avignon, de Bayonne et de Draguignan, tous ont été détruits ou ont reçu une autre destination. Celui de Compiègne est transformé en théâtre. C'est passé en usage; les successeurs de Ragotin ont toujours convoité nos établissements. Celui de Saint-Germain n'a pas été protégé par le souvenir de Jacques II, qui y jouait lors de son exil; enfin celui de Versailles, celui du fameux serment de 1789, qui Louis-Philippe l'eût converti en garde-meuble du château, cela se conçoit: mais que la République, qui devait tant à la paume, n'ait trouvé rien de mieux à en faire que l'atelier de M. Horace Vernet, convenez, monsieur, que c'est là de l'ingratitude, et que la paume avait droit de s'attendre à autre chose, après le service éminent qu'elle avait rendu à la liberté ce jour-là.

— Tenez, monsieur, je viens, sans le vouloir, de faire un coup bien rare: le coup de Cabasse. Cabasse était un paumier sous Louis XV. Il avait, à ce qu'il paraît, étudié ce coup-là, qui consiste, comme vous venez de le voir, étant placé devers le jeu au second, à envoyer la balle d'arrière-main, de façon qu'elle frappe la batterie au dernier et entre dans le dedans. Ce coup, monsieur, est d'une telle dif-

ficulté, que bien des amateurs en niaient la possibilité, jusqu'à ce que M. Boichard se chargât de la leur démontrer; il a fait comme ce philosophe à qui on niait le mouvement, il a marché. Vous avez vu jouer monsieur Boichard, monsieur? Voilà un modèle d'adresse, de grâce et de facilité! Quel joli coup de bosse!

— On s'est occupé beaucoup, monsieur, depuis quelques années, des monuments historiques, de leur conservation, de leur restauration: mais la paume se rattache essentiellement à l'histoire de notre pays; il n'y a pas un de nos jeux qui ne soit un monument historique, depuis celui de Chantilly, qui fit construire le grand Condé, jusqu'à celui de Versailles, qui abrita la révolution naissante. Vous voyez bien, monsieur, ici, dans le mur, près de la corde, une marque qui indique un trou bouché: c'était une petite niche où l'usage était jadis de déposer l'argent des enjeux. Un jour, Henri IV, ayant gagné quatre cents écus qui étaient dans cette niche (les Basques sent, avec les Picards, ceux de tous les Français qui ont le plus de dispositions), il les fit ramasser par les garçons et mettre dans son chapeau, disant: « Je tiens bien ceux-ci; on ne me les dérobera pas, car ils ne passeront point par les mains de mon trésorier. » Eh bien! monsieur, est-ce qu'un jeu qui est plein de souvenirs de cette espèce ne mériterait pas une poignée de plâtre et deux sous de couleur?

— En voilà assez pour aujourd'hui, monsieur; venez vous rafraîchir. User de tout et n'abuser de rien, voilà ma devise. Vous avez beaucoup d'adresse naturelle, monsieur; j'ai fait



Le dernier jeu de paume à Paris.

des élèves qui sont devenus d'une très-jolie force d'amateur, et qui en avaient moins que vous. Quelques leçons encore, et vous en saurez assez pour vous amuser.

— Et, monsieur, je ne parle que des personnages historiques dont la mémoire devrait protéger la paume; mais, franchement, est-ce que la paume n'est pas un art assez beau pour se protéger lui-même? est-ce qu'elle n'a pas ses illustrations, ses personnages historiques aussi? est-ce qu'elle n'a pas ses rois, monsieur, dont plusieurs, comme les autres rois et souvent à plus juste titre, ont obtenu de leurs pairs et de la voix publique le surnom de Grand? est-ce qu'elle n'a pas eu le grand Masson, le père des paumiers, le grand Faurolet, le grand Barcelon de Londres, qui, à près de quatre-vingts ans, donnait encore demi-quinze à des joueurs de troisième force; Bergeron, célèbre pour ses coups de bosse et de brèche; Clergé de Chantilly, l'italien Marchesio, connu pour ses petits coups fourrés, dérobant la balle à l'italienne; Barcelon de Grenoble, parait-il, arrière-main; Charrier de la rue de Vendôme et son fils M. Amédée, à la volée imperturbable, à qui j'ai vu faire jusqu'à onze coups de bosse de suite à la descente du toit, et de première force comme tous ces savants maîtres, quoiqu'ils eussent les deux pieds contrefaits? Un art qui a produit de tels hommes ne devrait pas périr, n'est-il pas vrai, monsieur? et cependant vous voyez...

— Il ne périra pas, lui dis-je; rassurez-vous. Vous voyez aussi des gens qui tremblent ou feignent de trembler pour la société. La société n'a la paume ne courent aucun danger. Tout en ce monde a l'instinct de sa conservation, et, lorsqu'il le faudra, elles sauront bien, l'une et l'autre, se trans-

former pour ne pas périr. La paume, comme la société, doit se démocratiser; oui, Garcin, se démocratiser. Ce que je dis là vous étonne, habitude que vous êtes, depuis votre enfance, à ne compter que sur les rois et sur leur entourage. Mais le roi est mort, vive le roi! Le souverain désormais c'est le peuple, et c'est sur lui que vous devez vivre. Or, pour s'attirer les bonnes grâces de ce nouveau protecteur, qu'y a-t-il à faire? Une chose toute simple: suivre la tendance irrésistible de l'industrie, adopter sa devise actuelle; gagner peu pour gagner souvent; faire comme a fait la Presse, qui a multiplié à l'infini ses abonnés en abaissant ses prix. Le jeu du passage Sandrié a beau être le seul de Paris, ses prix sont trop élevés. C'est une grave erreur de croire qu'un monopole puisse maintenir impunément des tarifs exagérés, surtout lorsqu'il ne s'agit pas d'objets de première nécessité. Si les amateurs de paume ne peuvent se dire: Dans tel endroit de Paris la partie se paye moins cher, ils calculent que pour la même somme ils pourraient faire vingt lieues en chemin de fer, s'abonner pour trois mois à un journal, et la comparaison n'en a pas moins de force. Il faut donc abaisser vos prix, vous dis-je, non pas pour qu'il y ait assez de joueurs, mais pour qu'il y en ait trop. La foule, vous le savez, ne se porte qu'ou elle croit ne pas pouvoir entrer. Quand on sera obligé de retenir le jeu longtemps d'avance, c'est à qui voudra jouer, et il faudra construire d'autres jeux de paume, non pas par deux, comme l'allait faire, sans la révolution, M. Mosselman aux Champs-Élysées, mais par dix, mais par vingt, mais à l'infini; à condition toutefois qu'ils seront publics, car c'est en voyant jouer que l'envie de jouer vous

gagne. Mais comme pour se plaire à voir un jeu il est indispensable d'en comprendre la marche, je vous conseillerais, Garcin, d'exécuter le projet que vous avez depuis si longtemps de faire un traité de la paume. Vous l'ornerez, si bon vous semble, de tous les souvenirs historiques dont votre mémoire est si bien garnie; vous y expliquerez, si vous voulez, toutes les modifications que la sphéristique a subies depuis les temps anciens jusqu'à nos jours; vous y donnerez un glossaire des termes tombés en désuétude, tels que la dame, la lune, chasse morte, pour rien, qui fault et boit, etc... Je m'en rapporte sur ce point à votre goût et à votre érudition. Mais ce que je vous recommande surtout, c'est d'exposer nettement et succinctement les règles, de donner la signification de tous les termes actuels, afin que les spectateurs comprennent bien le pourquoi de chaque coup et y voient autre chose qu'une partie de balle ou de volant. Quand on possède la théorie, on est bien près d'en venir à la pratique. Répandez donc votre petit livre à profusion, et je vous garantis que vous aurez à corder bien des raquettes et que vous sortirez de cette gauche position d'homme qui regrette un passé dont le retour est impossible. Sêchez vos larmes; un art ne périr que faute d'intéressés. La paume n'a rien à craindre tant qu'elle comptera des maîtres tels que vous, Garcin, tels que Guillaume, tels que Bicheo. La paume n'a rien à craindre lorsqu'elle peut opposer aux grands noms que vous citez tout à l'heure un paumier tel que votre beau-frère Barre, un amateur tel que M. Monneron.

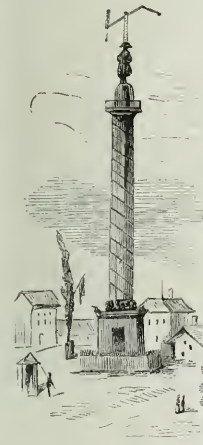
Déportation de Paris dans les Départements. — Caricatures par Stop.



Départ de volontaires obéissant à la Patrie et à l'Assemblée Nationale.



Les monuments de la capitale ayant été répartis entre les villes de province, Carpentras obtient le Pont-Neuf, et en décore sa place principale.



La colonne Vendôme écheoit à la ville de Brive-la-Gaillarde, qui l'utilise.



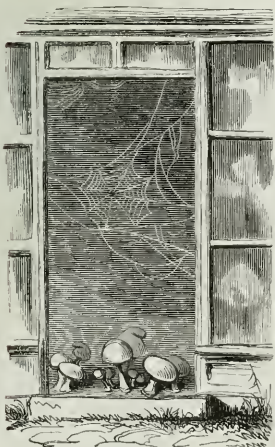
L'Institut est transplanté à Montmorency.



Déménagement de l'Assemblée nationale



Emigration du quartier Bréda.



Aspect des magasins de Paris.



Réduits à l'état sauvage, les Parisiens ne vivent plus que du produit de leur chasse.



Une insurrection ayant enfin éclaté en province, le siège du gouvernement est rendu à la capitale corrigée et repentante. Amen!

M. Gay-Lussac, membre de l'Institut, mort à Paris, le 9 mai 1850.

M. Gay-Lussac (Nicolas-François), un des plus grands renommés scientifiques du dix-neuvième siècle, est mort, le 9 mai, dans son logement du Jardin des Plantes, où il s'était fait transporter du Limousin, il y a deux mois. Peu d'hommes ont eu une vie aussi utile marquée par des travaux aussi nombreux. Il n'est pas de branche des sciences physiques et chimiques qui ne lui doive quelque découverte importante. Tantôt seul, tantôt collaborateur d'hommes éminents, et particulièrement de M. Thénard et de M. Alexandre de Humboldt, il a porté successivement partout son esprit investigateur. Elève de l'Ecole Polytechnique, il y fut distingué par les savants illustres qui y dirigeaient l'enseignement, notamment par Berthollet, et il ne tarda pas à y devenir lui-même professeur de chimie. Il faisait en même temps les cours de physique générale au Collège de France, et il occupait aussi la chaire de chimie au Jardin des Plantes, où, il y a peu d'années, il fut victime d'un accident en pleine leçon. C'était la seule chaire qu'il eût conservée; il s'était démis des deux autres il y a longtemps. Expérimentateur habile et ingénieux, il avait fait une grande quantité d'analyses et d'expériences. Il était ainsi parvenu, seul ou avec des collaborateurs, à découvrir des lois générales dans la composition des corps, particulièrement dans le règne animal et le règne végétal. Il avait de même posé plusieurs des lois générales qui régissent les phénomènes de la physique. Les méthodes dont il a eu l'initiative et les appareils qui lui sont dus, et dont se servent les savants dans leurs recherches, les scientifi-

curiers dans leurs labours, les agents du fisc quand ils ont à déterminer avec justesse des quantités de matière impossible, seraient bien longs à énumérer. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de son baromètre, de son alcoomètre, de sa méthode pour essayer les matières d'argent. Il avait été fort jeune élu membre de l'Académie des Sciences. Il était peu de sociétés savantes, en France et à l'étranger, qui n'eussent tenu à l'honneur de l'inscrire parmi leurs associés.

M. Gay-Lussac était né à Saint-Léonard (Haute-Vienne) le 6 décembre 1778. Il devint, après 1830, député de son département, puis pair de France. Il occupa successivement les chaires de physique à la Faculté des Sciences, de chimie à l'Ecole Polytechnique, au Collège de France et au Muséum; il fut membre du Comité de perfectionnement des poudres et salpêtres, membre du Comité consultatif des arts et manufactures, chimiste de la Direction des tabacs, vérificateur des ouvrages d'or et d'argent, et rédacteur des *Annales de Physique et de Chimie*.

Il est mort à soixante-deux ans. Sa santé, jusque-là fort robuste, s'était altérée depuis six mois et, presque dès le début de la maladie, ne laissa plus d'espoir. Ses obsèques ont eu lieu samedi, 11 mai, au milieu d'un concours nombreux de savants et d'amis réunis à sa famille. M. Pouillet, au nom de la Faculté des Sciences, a rendu un dernier hommage au défunt, l'un des membres les plus anciens de cette Faculté. M. Arago, trop ému pour parler lui-même, a fait entendre, par l'organe de M. Flourens, les regrets d'une illustre et touchante amitié. M. Thénard, à son tour, par quelques paroles éloquentes, a profondément touché l'auditoire; et, après avoir entendu encore MM. Becquerel, Chevreul et Despretz, la foule s'est séparée, continuant à s'entretenir de celui dont la mort laisse dans la science un vide irréparable.



Repertoire méthodique et alphabétique de législation, de doctrine et de jurisprudence en matière de droit civil, commercial, criminel, administratif, du droit des gens et du droit public; nouvelle édition; par M. DALLOZ atné. Tome 15.

Treize volumes de cet important ouvrage sont maintenant publiés. Les onze premiers, non compris le premier, qui ne doit paraître qu'à la fin de la publication; le quinzième, le vingt et le vingt-cinquième. Le quinzième, qui vient d'être mis en vente cette semaine, a près de 700 pages; il excède de plus de 20 feuilles, c'est-à-dire de plus de deux volumes in-8° ordinaires, le cadre indiqué dans le prospectus. Il renferme plusieurs traités qui portent sur des matières de l'application la plus usuelle. On y trouve, en effet, les traités de la *défense en matière civile et criminelle*, *degrés de juridiction et évocation*, *demande nouvelle*, *dénonciation calomnieuse*, *désaveu*, *désistement*, *discipline*, etc. Il contient des développements étendus au point de vue théorique, et la jurisprudence a fourni à ses rédacteurs un nombre considérable de solutions inédites. On en compte dans le traité *Degrés de juridiction* plus de quatre cents qu'on chercherait vainement dans les autres recueils.

Trois nouveaux volumes sont sous presse: ce sont les volumes 12, 20 et 22. Ils seront publiés à des intervalles très-rapprochés.

M. Boïeldieu, éditeur de musique, 34, passage Choiseul, vient de mettre en vente une charmante polka sur les motifs de *Stella*. Nous la signalons à tous les pianos.

L'hippodrome a rouvert, le jeudi 16 mai, son spectacle par une brillante représentation. Il y avait foule, malgré l'incertitude du temps et de la politique.

Sunt quos curricula pulverem olympicum collegisse juvat.

Correspondance.

M. M. B. à Londres. — Un de nos abonnés nous écrit, monsieur, pour rectifier un passage de votre dernière lettre sur l'Ecosse, au sujet de l'île de Staffa et de la grotte de Fingal: « Fautas de Saint-Fond, dit notre correspondant, qui fit le voyage des Hébrides avant la révolution, mais dont la relation ne fut publiée à Paris qu'en 1797 (2 vol. in-8°), donne dans son 2^e vol., pages 45 et 48, deux vues gravées de l'île et de la grotte de Staffa, avec une description détaillée de ces sites curieux. — Il fait aussi connaître par une note que M. Troit, évêque de Linköping, a donné une description de l'île et de la grotte de Fingal, dans ses *Lettres sur l'Islande*, qui ont été traduites en français et imprimées à Paris, chez Didot, en 1781. (Un vol. in-8° avec figures.) » Nous vous transmettons cette observation, d'ailleurs très-bienveillante, de notre correspondant pour votre profil, monsieur, et pour celui de nos lecteurs.

M. G. de B. à Pontoise. — Pardon du retard, monsieur. Nous avons en le même sentiment que vous et le même doute au sujet de l'utilité de l'article mensuel en question. Il nous a été démontré qu'un assez grand nombre de nos lecteurs regretteraient de le voir supprimer. Nous serions bien heureux, monsieur, si nous pouvions contenter tout le monde sur toutes nos pages; mais le pouvons-nous?

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLON FRÈRES, 36, rue de Valenciennes.

Bébas.



EXPLICATION DU DERNIER BÉBAS.

Tête empanchée n'est pas petit embarras.